

Les champs libres

Musée de Bretagne

EXPOSITION RENNES

DU 6 JUIN AU 16 NOVEMBRE 2014

Quand l'habit fait le moine

TENUES DE TRAVAIL EN PHOTOGRAPHIE

DOSSIER DE PRESSE



METROPOLE
vivre en intelligence
rennes

COMMUNIQUÉ

QUAND L'HABIT FAIT LE MOINE

Tenues de travail en photographie

Musée de Bretagne – salle René-Yves Creston

6 JUIN AU 16 NOVEMBRE 2014

«L'habit ne fait pas le moine» dit le proverbe, sauf peut-être lorsqu'il s'agit de vêtements de travail... D'un seul regard porté à la tenue, on reconnaît souvent la profession d'un individu. C'est un signe distinctif qui dit beaucoup. Il permet d'identifier un métier, comme de véhiculer des notions plus abstraites de pouvoir, de hiérarchie, de distinction sociale ou d'identité collective. Vêtements de travail et uniformes ont donc parfois des fonctions, parfois des rôles symboliques, mais toujours des significations. Les photographes des années 1850 à nos jours se sont emparés de cette thématique dans laquelle le lien social transparaît à chaque image. Une sélection de clichés extraits des collections photographiques du musée de Bretagne vous propose de décrypter cet univers codifié.

Le musée de Bretagne collecte des photographies depuis la seconde moitié du 19^e siècle. Un vaste panorama des collections photographiques a été proposé au public en 2012 lors de l'exposition *Reflets de Bretagne*. Avec *Quand l'habit fait le moine*, le musée de Bretagne inaugure un nouveau cycle d'expositions destiné à faire découvrir les fonds par thématique ou par photographe.

SOMMAIRE

COMMUNIQUÉ DE PRESSE	2
PARCOURS DE L'EXPOSITION	3
AUTOUR DE L'EXPOSITION	13
VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE	14
INFORMATIONS PRATIQUES	16

PARCOURS DE L'EXPOSITION

L'exposition *Quand l'habit fait le moine* présente une sélection de tirages photographiques originaux, du daguerréotype à la photographie contemporaine. En parallèle, des uniformes et des vêtements de travail sont présentés dans chaque séquence afin de saisir la matérialité des formes et des couleurs.

Organisée en quatre espaces, l'exposition aborde les différents rôles des uniformes et vêtements de travail : symbole de pouvoir, porteur d'identité collective, confort et protection, signes identitaires personnels.

Des dispositifs de médiation complètent la présentation des collections. À l'entrée, les visiteurs pourront ainsi connaître l'origine historique d'expressions telles que «l'habit ne fait pas le moine». À la fin du parcours, des jeux sous forme de puzzles permettront aux familles et au jeune public d'habiller des personnages issus de l'exposition.

PARTIE 1 : LES HABITS DU POUVOIR

Habit militaire, robe des gens d'Église et des gens de justice ont un rôle symbolique commun : imposer l'ordre et l'autorité. Ces vêtements, que l'on qualifie alors d'apparat plutôt que de travail, assoient le pouvoir de ceux qui les portent. Ils les distinguent du commun des mortels, et ainsi codifient les rapports humains. Au-delà de l'aspect des tenues qui, d'emblée, impose une certaine solennité, les coupes, les couleurs et les accessoires indiquent précisément le niveau hiérarchique. Pour peu que l'on sache encore les décrypter...

- **Cuirassier de la garde impériale**
Papier salé
Nadar, vers 1854-1860.

Un fringant lieutenant du 1^{er} régiment de cuirassiers de la garde impériale regarde fièrement le photographe, prenant une pose étudiée. Cet élégant officier subalterne est vêtu de tous les atours de la grande tenue à pied : casque à crinière, cuirasse rivetée, tunique en drap fin, gants à crispin, pantalon blanc et hautes bottes.



PARCOURS DE L'EXPOSITION

Habit et ordre moral

La robe des gens d'Église possède un pouvoir symbolique fort : elle affirme l'autorité morale de celui qui la porte. Codifiée, elle indique aussi sa place dans la communauté religieuse. Ainsi, la soutane est noire pour les prêtres, violette pour l'évêque, rouge pour le cardinal. La robe est noire chez les moines Bénédictins, brune chez les Franciscains, blanche chez les Dominicains. Avec le concile Vatican II, après 1965, la tenue change et son influence diminue : pour se rapprocher des paroissiens, les prêtres revêtent sobrement veste et pantalon sombres en dehors des offices liturgiques.

Uniforme et hiérarchie

À partir de 1670, Louis XIV impose l'uniforme militaire afin d'instaurer hiérarchie et discipline dans l'institution. Cet uniforme identifie les armées et les corps, donc différencie les hommes, tout en donnant une apparence commune à un groupe. C'est à la fois un facteur de distinction et de conformité. Enrichi d'insignes de grades et de décorations militaires, il dit la force dans laquelle sert son détenteur, son parcours et son niveau de responsabilité. En ce sens, il est aussi symbole de pouvoir, d'autorité. Longtemps été la représentation d'une ascension sociale.

Commandant Latour • Daguerréotype Félix Ziélnsky, Nantes, vers 1843-1848.

Le commandant Benjamin Latour, en grande tenue d'officier du génie, se fait portraiturer dans un des premiers ateliers photographiques de Bretagne, sous la monarchie de Juillet.



Joseph Félix Ziélnsky © musée de Bretagne

Trois soldats dans un studio • Papier albuminé Anonyme, non situé, vers 1880.

Trois soldats du 36^e régiment d'infanterie de Caen en goguette dans le studio d'un photographe. Ce genre de mise en scène était apprécié des photographes, et permet de détailler les accessoires de pose des ateliers photographiques à la fin du 19^e siècle.



© musée de Bretagne

Habit et autorité

Composée à l'origine d'une soutane noire proche de l'habit du clerc et du manteau royal rouge, la robe des gens de justice naît au 13^e siècle. Sous l'Ancien Régime, elle est fournie aux magistrats des parlements par le roi, qui la porte lui-même au moment de son sacre et de ses funérailles. Cette tradition symbolise la délégation de la justice par le souverain aux magistrats. Disparue sous la Révolution française, la robe réapparaît sous l'Empire : Napoléon crée des séries de costumes judiciaires. De nos jours, ils représentent la permanence, l'universalité et l'autorité de l'institution.

Monseigneur Serrand dans un cortège religieux • Négatif sur verre Raphaël Binet, Rennes, années 1930.

Monseigneur Serrand, évêque de Saint-Brieuc, préside une cérémonie religieuse, entouré du clergé et d'enfants de chœur du diocèse de Saint-Brieuc, dans toute la solennité des effets liturgiques.



Raphaël Binet © musée de Bretagne

PARCOURS DE L'EXPOSITION

PARTIE 2: PORTER LES COULEURS

Certaines tenues de travail sont porteuses d'une identité professionnelle collective: l'individu s'inscrit alors dans une communauté et se fait reconnaître des autres comme tel.

Imposé par l'employeur, le vêtement de travail affirme l'image de l'entreprise.

Il indique aussi un statut ou une fonction. C'est le cas des uniformes civils qui se généralisent au début du 19^e siècle, comme ceux des lycéens et des postiers. Les couleurs des tuniques en milieu hospitalier jouent également ce rôle: vert, bleu, blanc rayé de rose, le vêtement renseigne immédiatement sur le métier de chacun.

- **Pupilles de la marine**
Papier albuminé
Émile Mage, Brest, 1874.

Ces deux pupilles de la marine, vêtus de la vareuse et coiffés du bonnet de marin, se donnent l'attitude de vieux briscards, nonchalamment appuyés sur leurs fusils à piston. L'école des Pupilles, installée dans l'ancien séminaire des Jésuites de Brest, accueillait en son sein les fils de matelots de la Flotte, dès l'âge de sept ans, ainsi que les fils des ouvriers des arsenaux, orphelins.



Émile Mage © musée de Bretagne

Au feu!

La tenue d'intervention des pompiers est reconnaissable par tous. Elle véhicule une image très positive de la fonction, celle de sauveteurs toujours prêts à porter assistance. Le costume de sortie, c'est-à-dire de représentation, est moins connu. Proche de l'uniforme militaire, cette tenue avec ses insignes et ses attributs indiquent parcours et position hiérarchique. Ils sont strictement réglementés par arrêté ministériel. Les tenues des pompiers renvoient à une identité collective forte, celle d'une profession unanimement reconnue et plébiscitée.

Blouses blanches

À l'hôpital, les tenues de travail, souvent blanches et parfois rayées de couleur, signalent la fonction. Le vêtement devient alors langage. Il marque l'identité professionnelle de son porteur et agit comme un signe de reconnaissance pour les patients, leurs proches, mais avant tout pour le personnel soignant lui-même. Enfiler sa blouse marque la transition entre la sphère privée et la sphère publique. Aujourd'hui composée d'une tunique et d'un pantalon, mais longtemps d'une féminine blouse blanche, la tenue de l'infirmière a fait naître de nombreux clichés...

Poste, télégraphe et téléphone

Dès la création des premiers relais de poste à la fin du 15^e siècle, les postiers, alors appelés postillons, portent un uniforme les distinguant du reste de la population. Au milieu du 18^e siècle, apparaît le premier uniforme de facteur. Chacun doit se le procurer individuellement, la tenue n'étant pas fournie par l'administration. Il fait de l'individu un agent d'État reconnaissable de tous au premier regard. Aujourd'hui, on parle plutôt de tenues de travail que d'uniformes. Désormais attribuées par La Poste à ses agents, elles sont fabriquées par l'entreprise bretonne Armor Lux depuis 2004.

- **Factrice**
Tirage original sur papier baryté
Malick Sidibé, Plouha (Côtes d'Armor), juillet 2006.

Portrait d'une factrice, en tenue de travail, avec son deux-roues. La féminisation de la Poste est très ancienne. Dès l'Ancien Régime, certaines occupent les fonctions de maîtres de relais, puis de directrices de bureau au début du 19^e siècle.



Malick Sidibé © musée de Bretagne



© musée de Bretagne

- **Facteurs à Quimper**
Papier albuminé
Anonyme, Quimper, 1898.

Les facteurs de la poste de Quimper posent en uniforme devant leur bureau, accompagnés d'accessoires symbolisant leur profession. Si trois d'entre eux posent avec leur bicyclette, innovation apparue au début de la décennie 1890, la majorité continue leurs longues tournées à pied comme le montre les bâtons de marche.

PARCOURS DE L'EXPOSITION

PARTIE 3: PROTÉGER SON CORPS, PROTÉGER SA VIE

Pour de nombreuses professions, le vêtement de travail joue un rôle pragmatique de protection ou d'apport de confort.

De manière choisie ou imposée, on protège ses vêtements des taches et salissures, son corps des intempéries ou des outils coupants, et, dans certains cas, on protège sa vie tout simplement...

À la différence des habits du pouvoir et des vêtements d'image, ces tenues vivent avec ceux qui les portent: tachées, trouées, elles sont souvent reprises, ravaudées pour durer plus longtemps.

Les travailleurs ont toujours cherché à se protéger de blessures potentielles, ils sont désormais relayés par les employeurs. La législation leur impose la mise en place de mesures de sécurité strictes.



Paul Gruyer © musée de Bretagne

- **Pêcheur de Douarnenez**
Tirage sur papier
Paul Gruyer, Douarnenez, vers 1900.

Ce pêcheur de Douarnenez, au visage buriné par les longues années passées en mer, porte les vêtements les plus emblématiques de sa profession: le ciré et le suroît. Ces habits imperméables, en toile huilée noire, permettent au marin de rester au sec par mauvais temps. L'absence de boutonnage évite que les mailles des filets ne s'emmêlent dans le vêtement. Quant au fameux ciré jaune, popularisé par la société Guy-Cotten, il n'a vu le jour que dans les années 1960.

Des vêtements qui travaillent

À la différence des tenues d'apparat ou d'image que l'on porte pour représenter une fonction, les vêtements de travail n'ont d'autre but que de protéger ceux qui les portent. Quand les uns doivent rester impeccables pour tenir leur rôle, les autres travaillent et souffrent avec leurs détenteurs. Dans bien des métiers, on les tache, on les lacère, mais on les recoud, afin de prolonger leur durée de vie. Pantalons, vestes et tabliers prennent parfois l'aspect de véritables patchworks.

Les risques du métier

En fonction des dangers de la profession, le travailleur cherche à se protéger. Protéger certaines parties de son corps, comme le font les cercliers et les ardoisiers, ou protéger simplement sa vie, comme le font les marins et les sauveteurs en mer. De nos jours, le code du travail impose aux employeurs de prévenir et limiter les risques, ainsi que de fournir aux salariés les moyens de protection adaptés à chaque poste. C'est le rôle des EPI – Équipements de Protection Individuelle (gants, casque, lunettes, etc.) – que les employés sont, en retour, dans l'obligation de porter, sous peine de sanction.

- **Atelier de cercliers**
Négatif sur verre
Joseph Piot, Parcé, vers 1927.

Quatre ouvriers fabriquent les cercles destinés à maintenir fermement les planches d'un tonneau entre elles, dans un atelier artisanal rural. L'exercice étant dangereux, les hommes sont équipés d'un plastron protecteur en bois sur la poitrine.



Joseph Piot © musée de Bretagne

PARCOURS DE L'EXPOSITION

Du blanc et du bleu

Au sein des tenues protectrices, deux couleurs dominant et s'opposent : le blanc des métiers de bouche et le bleu des métiers manuels. Boulangers, cuisiniers, etc. portent traditionnellement des vêtements immaculés, symboles d'hygiène. Ces effets les protègent des salissures et, changés si tôt tachés, permettent d'instaurer une relation de confiance avec le client. Le bleu, qu'il désigne la couleur ou la tenue, incarne le monde ouvrier, mais son usage s'étend au milieu agricole. Il renvoie à une identité de classe toute entière. L'usage et la symbolique de ces deux teintes perdurent de nos jours.

Hôtel de l'Univers
Négatif sur verre
Raphaël Binet, Rennes, années 1950.

Un cuisinier pose, satisfait, dans la cuisine de l'hôtel de l'Univers, devant les fourneaux modernes de son lieu de travail. Il est vêtu d'une tenue entièrement blanche, composée d'une toque, d'une tunique et d'un tablier. Le blanc est la couleur traditionnelle des métiers de bouche. Elle est associée à une esthétique et à l'hygiène de la profession. La toque en calicot blanc, verticale et plissée est un accessoire symbolique, identifiant son porteur parmi les autres employés du restaurant.



Raphaël Binet © musée de Bretagne

PARTIE 4 : RESTER SOI : PERSONNALISER SA TENUE

On ajoute parfois des signes distinctifs personnels à son uniforme ou à sa tenue de travail. Il s'agit de conserver et d'affirmer sa propre identité aux yeux de tous.

De nombreuses Bretonnes ont longtemps gardé leur coiffe, signe de reconnaissance géographique et culturelle, aux champs comme à l'usine.

À l'aube de la Première Guerre mondiale, un zouave fait exceptionnellement broder son uniforme militaire de motifs supplémentaires non réglementaires... Certains étudiants se coiffent de la faluche, béret dont rubans et insignes, codifiés, disent tout de leur propriétaire.

Dans un ordre social bien établi, le besoin d'exprimer sa personnalité se fait parfois sentir.

Battage au fléau en pays bigouden
Négatif sur verre
Georges Nitsch, pays bigouden, premier quart 20^e siècle.

Jusqu'au milieu du 20^e siècle, les battages au fléau persistent dans les campagnes bigoudines. L'opération se déroule après les moissons et consiste à séparer le grain de la paille des céréales. Cette tâche, fort pénible, est effectuée par les hommes et femmes, vêtus de chemises amples. Les femmes gardent leur coiffe, signe de reconnaissance géographique et culturelle. Des chants et des conversations rythment ce labeur monotone. Peu à peu, la batteuse mécanique à vapeur remplace le battage au fléau en occasionnant un gain de temps et d'effort considérable.



Georges Nitsch © musée de Bretagne

PARCOURS DE L'EXPOSITION

La liberté d'un zouave

En 1909, Amand Quélain, originaire de Corps-Nuds (Ille-et-Vilaine) est incorporé au troisième régiment de zouaves, unité d'infanterie de l'armée d'Afrique dépendant de l'armée de terre française. Il sert en Algérie pendant deux ans. L'armée le dote de l'uniforme régulier mais, étonnamment, le soldat s'autorise des broderies personnalisées non réglementaires : veste à l'ornementation plus fournie que d'ordinaire et gilet mentionnant les différentes villes de garnison du régiment. Dans un monde d'uniformité, Amand Quélain affirme ainsi ses goûts et relate son parcours militaire.

Revendiquer ses origines

Jusqu'au début du 20^e siècle, et parfois plus tard selon les pays bretons, il est impensable qu'une femme sorte « en cheveux ». C'est une question de morale et de pudeur. Toutes portent une coiffe, signe d'appartenance culturelle

et géographique. Elles la gardent aux champs comme à l'usine, une infime minorité faisant le choix de se couvrir d'un simple fichu, purement utilitaire. Bien qu'étant plus ou moins adaptées aux gestes du travail, les coiffes sont fièrement arborées, affirmant l'identité de celles qui les portent.

Sortir de la masse

En 1888, des étudiants français rapportent de Bologne (Italie) la mode de la faluche. Porter ce béret en velours orné d'insignes et rubans, c'est dire qui l'on est. Les initiés peuvent y lire quantité d'informations : type de baccalauréat obtenu, disciplines universitaires choisies, nombre d'années validées, mais aussi villes visitées, clubs et établissements fréquentés, etc. De nos jours, vie sentimentale, goûts divers et variés y seraient également exposés... L'enrichir d'insignes et l'arborer lors de soirées étudiantes, c'est à la fois s'inscrire dans une communauté et s'individualiser.

Mise en boîte des sardines

Tirage sur papier
Paul Géniaux, Morbihan, vers 1900.

Des ouvrières d'une conserverie sortent les sardines des grils de séchage pour les disposer, le dos bleu du poisson du côté de l'ouverture des boîtes. Ces femmes surnommées « Penn sardin » - têtes de sardines - arborent une coiffe originale, qui les caractérise. De petite dimension, elle ne gêne pas les gestes précis et répétitifs des ouvrières. À son apogée vers 1900, les 32 conserveries de Douarnenez emploient plusieurs milliers d'ouvrières, apportant ainsi aux foyers un complément financier indispensable.



Paul Géniaux © musée de Bretagne

AUTOUR DE L'EXPOSITION

VISITES TOUS LES MERCREDIS, SAMEDIS ET DIMANCHES À 15H

DIMANCHE 15 JUIN À 16H :

Docs en stock au musée, *Jean-Guy Le Floch, la fibre bretonne*, un film d'Alexandre de Séguins. Projection suivie d'une rencontre avec le réalisateur et Jean-Guy Le Floch

MARDI 17 JUIN À 18H30 :

Point de vue d'Hermann Bayer
Auteur du nouvel opus consacré aux collections photographiques du musée de Bretagne, Hermann Bayer est spécialiste des uniformes.



Généraliste de l'exposition :

Maîtrise d'ouvrage
Rennes Métropole / Musée de Bretagne

Avec le soutien financier
Ministère de la culture et de la communication – DRAC Bretagne

Direction du projet et commissariat général
Céline Chanas, conservatrice, directrice du musée de Bretagne

Commissariat scientifique
Fabienne Martin-Adam, responsable Documentation et inventaire des collections, musée de Bretagne

Scénographie et graphisme
Studio Ad Marginem, Toulouse



Jean-Philippe Alonde © musée de Bretagne

VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE



1. Orphelins des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul - Guy De Quénétain © musée de Bretagne — 2. Portrait d'un cuirassier de la garde impériale - Nadar © musée de Bretagne — 3. Robe de conseiller à la cour d'appel © Alain Amet, musée de Bretagne — 4. Pêcheur à Douarnenez - Paul Gruyer © musée de Bretagne — 5. Rennes, terrassiers rue Edith Cavell - Charles Barmay © musée de Bretagne — 6. Saint-Brieuc cortège religieux - Raphaël Binet © musée de Bretagne — 7. Rennes, Hôtel de l'Univers - Raphaël Binet © musée de Bretagne — 8. Portrait de soldats © musée de Bretagne — 9. Mise en boîte des sardines - Paul Géniaux © musée de Bretagne



10. Factrice - Malick Sidibé © musée de Bretagne — 11. Atelier de cercliers - Joseph Piot © musée de Bretagne — 12. Pompiers de Cesson-Sévigné - Antoine Desplat © musée de Bretagne — 13. Bataille au fléau en pays bigouden - Georges Nitsch © musée de Bretagne — 14. Portrait de l'officier Latour - Joseph Félix Ziélinisky © musée de Bretagne — 15. Quimper, une pâtisserie - Étienne Le Grand © musée de Bretagne — 16. Pupilles de la marine - Émile Mage © musée de Bretagne — 17. Réception des sardines - Jacques Boyer © musée de Bretagne — 18. Cantine militaire - Jean-Philippe Aloncle © musée de Bretagne — 19. Chantier de réinsertion Atao - Guy Hersant © musée de Bretagne — 20. Facteurs à Quimper © musée de Bretagne — 21. Goémoniers - Paul Gruyer © musée de Bretagne — 22. Portrait de groupe © musée de Bretagne



Accès

Mé debate : stations Gares, Charles de Gaulle

Bus : arrêts Champs Libres/Magenta, Colombier, Gares

Gare SNCF et gare routière à 100 m

Parking : Charles de Gaulle

Horaires d'ouverture

Le mardi de 12h à 21h

Du mercredi au vendredi de 12h à 19h

Samedi et dimanche de 14h à 19h

Fermeture le lundi et jours fériés

Les Champs Libres

10, cours des Alliés - 35000 RENNES

Téléphone : 02 23 40 66 00

contact@leschampslibres.fr

Horaires d'été (du 5 juillet au 31 août)

Du mardi au vendredi de 13h à 19h

Samedi et dimanche de 14h à 19h

Contact presse

Jérémy Méléard

Tél. 02 23 40 66 27

j.meleard@leschampslibres.fr